

Adrian Doura et quelques paysages transformés sous l'influence du cinéma.

## ***Ana Martinez Quijano*, envoyée spéciale à Salta, ámbito financiero.**

Buenos Aires, 18 octobre 2016.

L'ARTISTE PRESENTE A SALTA DE BELLES PEINTURES QUI ONT L'ELOQUENCE EXPRESSIVE DE LA BD. Résidant en France depuis plus de trois décennies, Adrian Doura revient au pays pour exposer dans le musée des Beaux-arts de la province de Salta des paysages dans lesquels se conjuguent la photographie, la peinture et le cinéma.



Théâtralité : la réalité est le point de départ d'un univers qui, transporté sur la toile, devient artificiel.

Après avoir retracé le paysage de notre pays dans son atelier de Paris, Adrian Doura, un artiste argentin résidant en France depuis plus de trois décennies est revenu pour exposer ses immenses peintures dans le beau musée des Beaux-Arts de la province de Salta. Le procédé est la signature de l'artiste et met en évidence les glissements de la photographie vers la peinture et le cinéma. Ces trois disciplines se retrouvent dans l'œuvre.

Avec le formidable impact du cinéma, Doura présente ses grandes peintures comme si elles étaient des écrans. Ensuite, les images des rivières et des ruisseaux, des champs, de cactus, des lacs, des montagnes et des ciels, forment une installation. Les tableaux sont accrochés en dessous du sommet du volcan Lullaillaco peint sur un mur de double hauteur. Ce même volcan, qui culmine à plus de 6 000 mètres, conservait les enfants amérindiens sacrifiés il y a cinq siècles. Ces momies retrouvées il y a peu, sont devenues aujourd'hui un attrait touristique majeur pour la région. Les traits de couleur noire qui dessinent le sommet rappellent la peinture orientale, évoquent le souvenir des vues du mont Fuji de Hiroshige.

Mais le film que peint Doura nous entraîne à l'histoire de l'art de nos jours. La théâtralité du paysage montre avec emphase l'éloquence expressive de la BD. De ce fait, l'absence de l'homme dans ces espaces vides amène le spectateur à voir se refléter le passé ou à ressentir que quelque chose d'étrange peut arriver et le place en position de protagoniste de l'œuvre.

Le parcours dans ce scénario active l'imagination. Un rocher avec la forme d'un poing c'est réel, ils l'appellent « *El Centinela* » (La Sentinelle) parce qu'il rompt la surface de la terre et s'élève jusqu'à dominer le paysage. Pourtant, la réalité est le point de départ d'un univers qui, transporté sur la toile, devient artificiel. Doura modifie et simplifie les formes, met l'accent sur le dynamisme, les rythmes et les tensions. Ainsi il capture l'énergie du paysage. L'artiste part à la recherche de l'émotion qui, à l'occasion, provoque la rencontre avec la nature et, avec cet objectif il filtre styles et tendances.

Les altérations du paysage se répètent dans l'histoire de l'art. Canaletto altère la perspective dans ses *vedute*, élargit le champ de vision, surélève les ponts et, quand il peint le campanile de la piazza San Marco, réussit un effet monumental. Doura remplace aujourd'hui les esquisses de Canaletto par de nombreuses photos qu'il manipule jusqu'à forger son propre paysage. Libéré de l'enchaînement au modèle, il récupère les images qui surgissent de son inconscient esthétique, peint une « super réalité » et aspire – comme voulait André Breton – à l'expansion du monde sensitif et expressif. Ainsi, le paysage paraît révéler des qualités qui restaient dans un état latent.

Le théoricien américain David Jacobson signale dans le texte dédié à l'exposition : « Doura a simplement appliqué le principe compositionnel des Lumières européennes à la vertigineuse immensité du Nouveau Monde. » L'exposition s'intitule « *MontañAgua* » et, étant donné la question conceptuelle de ces deux éléments en jeu, Jacobson établit une analogie avec le shanshui, idéogramme chinois qui nomme le paysage (*shan* : montagne ; *shui* : eau/rivière.) Mais finalement dans le nouveau mot de Doura « *MontañAgua* » résonne la puissance de la lettre « ñ », enracinée aussi bien dans notre langue que dans le puissant héritage de notre territoire.

Tendances

## **Portraits de la terre : comment la nature parle à travers l'art.**

*De Martina Putruele,*

Buenos Aires, 16 octobre 2016

Une exposition de l'artiste argentin Adrian Doura au Musée des Beaux-Arts de Salta place le paysage comme protagoniste. Un voyage vers la perspective et les expériences vécues de l'observateur qui entraîne une exaltation et une interaction uniques et singulières avec l'œuvre.



« *Cruzando el Charco* » (*Franchir la flaque*) Une des œuvres d'Adrian Doura

**Qui n'a jamais vu des visages dans les rochers ou des formes dans les nuages ?** Des formes qui se créent sous les yeux du spectateur, incertaines et picaresques, cachées dans la végétation. Les images mentales et les souvenirs qu'évoquent les paysages sont les grands thèmes de l'œuvre d'**Adrian Doura**, peintre argentin résidant à Paris depuis trente ans et qui revient exposer son brillant **MontañAgua** dans notre pays. Dans son œuvre, le réalisme magique crée des formes et l'imagination modifie la nature.

Le vernissage a eu lieu le vendredi 14 octobre à 20h30 et l'exposition se déroulera jusqu'au 4 décembre 2016 au musée des Beaux-Arts de Salta. Elle comporte treize œuvres de très grands formats qui sont des portraits de la nature. La perspective du spectateur est un élément clef pour donner vie à l'image et évoquer dans chaque esprit des sensations uniques d'appartenance ainsi que des souvenirs de temps passés.

La surface de l'eau, la terre, les rochers et le ciel sont les motifs préférés de cet artiste et leurs proportions se définissent par rapport à celles de l'observateur. Pour l'exposition, Doura a également réalisé une œuvre in situ: une fresque sur le mur de la salle centrale (de 8,5 mètres de haut sur 16 de long) qui représente le sommet du volcan Lullailaco.



*Adrian Doura devant l'un de ses diptyques.*

« C'est une installation composée d'œuvres qui ne font pas partie d'une série mais qui a un fil conceptuel, une harmonie. Chaque détail, chaque nuage, est en triangulation » explique l'artiste parlant de son exposition en entretien avec Infobae. Doura a commencé à travailler sur le paysage en 1993, durant son séjour en résidence d'artiste à l'Estaque, près de Marseille. Fasciné par la lumière, le relief et la singularité des nuages, le peintre et sculpteur a vu ses œuvres monumentales exposées dans le monde entier, de la France aux Etats-Unis en passant par Monaco, l'Espagne, la Turquie et l'Argentine.

Doura, a étudié à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Il fait sien le concept freudien de « *sentiment océanique* » et le réalise grâce à la magie enveloppante dans laquelle il capture son public. Dans ces peintures, il n'y a pas de personnages, celui qui observe l'œuvre entre en elle par son regard et devient captif de ses coup de pinceaux et de son style trompeur. Ce qui promettait d'être de l'hyperréalisme s'avère être en inspectant de plus près une métamorphose faisant apparaître des textures, des couleurs et des formes abstraites bien éloignées de ce mouvement.



*Dans l'œuvre du Doura, le protagoniste est la perception.*

Il s'agit plutôt de *Metaréalisme*. Il préfère le définir comme réalisme magique bien qu'il sache que ce n'est pas accepté.

Il se trouve que Doura peint des paysages réels, des trajets de la magique Route 40 et ses impressionnants cactus ou la magnifique Vallée de Calchaqui et Talampaya, il les modifie et les transforme en ponts magiques vers un monde imaginaire.

On a un exemple de cette manipulation dans son tableau « *Rio Rosa* » un diptyque créé cette année-même qui rend hommage aux enfants du Lullailaco retrouvés en mars 1999 extrêmement bien conservés par le froid au sommet du volcan à 6.700 m d'altitude. Cette peinture montre un lieu réel, entre Cachi et Molinos, dans le nord argentin, mais les couleurs de ses eaux, qui acquièrent des tons sanguins et ses roches rappelant les petites momies racontent une autre histoire : celle du rituel sacré d'un sacrifice amérindien.



« Rio Rosa », une des œuvres de *MontañAgua*

« Pour moi la grande inspiratrice fut la nature. Je suis aussi très intéressé par la psychanalyse et la symbologie de la dualité ; du féminin et du masculin, du Ying et du Yang ». Ceci est très clair dans l'exposition, où la féminité et la masculinité s'entrelacent et se rencontrent dans leur forme la plus rustique dans le paysage pour créer la vie, la lumière et le mouvement.

Adrian Doura décrit ses œuvres comme « des portraits de la terre, de quelle manière la nature te regarde ».

Il affirme qu'il a un lien très fort avec elle, et qu'il la sent, lui parle. C'est pour cela qu'il crée une exaltation pour réussir un processus infini qui se construit à l'intérieur de l'œuvre mais qui n'existe pas dans la réalité. « Ce sont des icônes qui tendent à créer et évoquer un sentiment dans le mental de la personne ». Elles cherchent une réminiscence, toucher un ensemble d'expériences qui naissent de notre culture visuelle.

Le tout à partir du langage de la nature.



*L'eau et la terre sont les grands thèmes de l'œuvre de Doura.*

Le critique et académicien Davis Jacobson qui a écrit la préface sur l'installation de l'artiste, observe que Doura profite clairement et en toute plénitude des surfaces fortement diversifiées

depuis le Río de la Plata jusqu'au nord-ouest argentin. Ces paysages exubérants jouent constamment avec l'attente du spectateur de présences anthropomorphiques ou d'émergences de créatures, idoles qui communiquent à travers des présages du temps, ou du moment du jour, ou des lignes ambiguës sur des surfaces rocheuses qui suggèrent un « regard » (sans autre propos discernable) de la part de la nature.

La seule peinture qui n'appartient pas au paysage autochtone argentin est son œuvre *Crossing the Pond* (Franchir el charco), peinture créée à partir d'une photographie faite par Doura quand il a pris l'avion pour « traverser la Manche » vers Marseille. Il s'agit d'une œuvre unique qui mélange les bleus du firmament et de l'océan avec une dextérité unique qui transporte le spectateur dans une bulle au milieu des nuages.

Doura crée des images cinématographiques. Son exposition est comme un travelling sur des tableaux immobiles et envoûtants amenant le spectateur à « entrer dans l'œuvre » et à faire partie du tout. Ce sont des images d'images, des souvenirs de souvenirs de la nature, d'une nature vive, attentive, toujours à l'affût, qu'on ne remarque que par les murmures des ses bois, les soupirs de l'eau et le cinglement de ses vents.

